

Vraiment, reprit Napoléon : et, après un minutieux examen, il dit à demi-voix : C'est possible, vous aviez raison, monsieur le maréchal, vous pouvez rejoindre vos troupes.

Comme Macdonald saluait sans ajouter un mot, l'Empereur fit quelques pas, et lui prenant vivement la main, la lui serra avec un sentiment indéfinissable en lui disant :

Pardon, Macdonald, j'avais tort ; mais c'est une fatalité !

L'HOSPITALITÉ D'UN CURÉ

Le soir de cette journée, après avoir fait quatorze lieues à cheval, on fit halte au petit village d'Herbisse, où Napoléon se disposa à passer la nuit. Le presbytère avait été désigné d'avance par Berthier comme devant être le quartier-général.

En voyant arriver chez lui l'Empereur, avec son état-major, ses maréchaux, ses officiers d'ordonnance et ce qu'on appelait le service d'honneur, le curé d'Herbisse faillit perdre la tête de joie et de surprise, lorsque Napoléon, après avoir mis pied à terre dans la cour du presbytère, lui dit avec ce ton de bienveillance qui savait si bien captiver :

— Bonjour, monsieur le curé, nous venons vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement, mais ne vous effrayez pas de notre visite : nous nous ferons si petits que nous espérons ne pas trop vous gêner.

Il s'établit ensuite dans une pièce unique située au rez-de-chaussée, qui servait en même temps à leur hôte de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger. Le prince de Wagram ayant fait observer à l'Empereur qu'il serait très-mal dans une salle aussi petite et aussi humide, celui-ci lui répondit en riant et lui désignant du doigt deux de ses officiers :

— Je serai toujours plus à mon aise que ces Messieurs.

Dans ce moment, en effet, deux officiers d'état-major s'étaient enfoncés jusqu'à la ceinture dans une mare qu'ils n'auraient pu deviner dans la cour, dissimulée qu'elle était par des broussailles. Ils en furent quittes pour faire une faction d'un quart d'heure devant un grand feu de fagots qu'on alluma tout exprès pour eux.



Brave enfant ! tu étais digne de naître Français.

En un instant, Napoléon s'était trouvé entouré de ses bougies, de ses cartes et de ses papiers, et il s'était mis au travail avec autant de calme qu'il l'eût pu faire dans son cabinet des Tuileries ; quand aux autres il leur fallut beaucoup plus de temps pour s'installer.

Ce n'était pas chose facile, pour tant de monde, que de trouver place dans cette mesure qui composait le presbytère d'Herbisse, y compris même ses dépendances. Heureusement ces messieurs, bien qu'il y eût parmi eux plus d'un prince, se montraient alors fort accommodants et très-disposés à se prêter à la circonstance.

Les officiers d'ordonnance, véritables dandys de l'armée faisaient cercle autour de la nièce du curé, grosse réjouie qui leur chantait des cantiques sur l'air : *O fontenay !* tandis que ceux-ci l'accompagnaient en chœur.

Pendant ce temps, le bon curé se donnait un mouvement extraordinaire pour faire dignement les honneurs de chez lui. Un moment après, arriva le mulet de la cantine, si impatiemment attendu. Le curé ne possédant

qu'une table qu'il avait donnée à l'Empereur, on en improvisa une avec un volet posé sur un tonneau, et, au lieu de chaises, on se servit de grosses bûches sciées en trois, que l'on décora du nom de tabourets.

Les officiers-généraux s'assirent, les autres restèrent debout. Le curé ayant pris place à la table entre le maréchal Lefèvre et son chef d'état-major, tout le monde fit honneur au repas, qui ne se composait que de bœuf froid, de pommes de reinette et d'une omelette vraiment pyramidale ; il n'y manquait qu'une chose, s'était du beurre, mais l'excellent vin dont le curé avait couvert la table avec profusion fit oublier la pauvreté et la maigreur du menu.

Le souper fini, on s'occupa du coucher. On trouva dans une grange voisine un abri et quelques bottes de paille ; il ne resta en dehors que les officiers de service,

assis ou couchés sur le seuil de la chambre occupée par l'Empereur, et le mameluck Roustan, à qui Napoléon avait donné l'ordre d'entrer pour l'éveiller, n'importe à quelle heure de la nuit, dans le cas où une estafette se présenterait au quartier-général.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Napoléon, qui ne s'était pas déshabillé, sortit de sa chambre en enjambant par dessus ceux des officiers qui dormaient encore çà et là : il les réveilla en leur pinçant le bout de l'oreille :

— Allons, messieurs les paresseux, leur disait-il gaiement levez-vous donc ; est-ce que l'on dort ainsi lorsqu'on a les Cosaques à ses trousses ?... A cheval !... En un instant tout le monde fut debout, et Napoléon, pressé d'en finir avec Blücher, quitta le presbytère bien avant le jour, après avoir recommandé que la marche se fit en silence et dans le plus grand ordre....

Le bon curé dormait encore. A son réveil, il dut trouver dans sa poche une bourse contenant 1000 francs en or, que le fourrier du palais y avait placée par ordre de l'Empereur.